Construction d'un modèle combinatoire fondé sur l'analyse de la polysémie du verbe *perdre*

Philippe Planchon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lexis/946>

DOI : 10.4000/lexis.946

ISSN : 1951-6215

Éditeur

Université Jean Moulin - Lyon 3

Référence électronique

Philippe Planchon, « Construction d'un modèle combinatoire fondé sur l'analyse de la polysémie du verbe *perdre* », *Lexis* [En ligne], 9 | 2015, mis en ligne le 13 mai 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lexis/946> ; DOI : 10.4000/lexis.946

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Lexis is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Construction d'un modèle combinatoire fondé sur l'analyse de la polysémie du verbe *perdre*

Philippe Planchon

Je souhaite remercier les relecteurs de cet article pour leurs judicieuses remarques. Je remercie par ailleurs Jean Chuquet, Hélène Chuquet, Michel Paillard et Sarah de Vogüé, pour leurs nombreux conseils et encouragements.

Introduction

- 1 Un des principes fondateurs de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE) est le refus d'une séparation de principe entre les domaines de la sémantique, de la syntaxe et de la pragmatique [Culioli 2002 : 39]. L'application de ce principe au domaine de la sémantique lexicale justifie la mise en œuvre de l'hypothèse des formes schématiques pour l'étude de différents marqueurs polysémiques¹.
- 2 Voici comment cette hypothèse a été formulée par A. Culioli :

L'analyse d'un marqueur (...) doit aboutir à une représentation formelle ayant des caractéristiques stables et contrôlables. À partir de cette représentation formelle, que j'appelle *forme schématique*, se constituent des formes supplémentaires qui sont, en fait des déformations de la forme de base. [Culioli 1990 : 115]
- 3 L'idée selon laquelle ce dispositif est à la fois stable et déformable s'adapte bien à l'analyse de la polysémie, si l'on n'entend pas réduire celle-ci à une forme de monosémie (absence de variation), ou d'homonymie (absence d'identité). Il reste toutefois à définir le statut à accorder au lexique dans une telle perspective.
- 4 Doit-on tenir le matériel lexical pour une composante essentielle ou accessoire dans l'analyse de l'énoncé, de son organisation sémantique, syntaxique et énonciative ?

- 5 L'attention portée aux faits lexicaux au cours des dernières décennies témoigne ici d'une évolution : « Initialement élaborée pour étudier le fonctionnement des marqueurs énonciatifs, la théorie tend actuellement à s'étendre aux faits de lexique, qu'elle avait pendant longtemps laissés dans l'ombre, et à rendre compte, avec le même corps de concepts, du fonctionnement de certains morphèmes lexicaux » [Fuchs 1992 : 225].
- 6 L'alternative qui se présente à la TOPE a été formulée comme suit par J.-C. Milner : le matériel lexical tombe-t-il « sous la juridiction de la linguistique énonciative », ou doit-il être considéré comme « une sorte de vêtement externe (...) ne révélant rien de décisif sur l'organisation énonciative elle-même » ? [Milner, 1992 : 32-33].
- 7 Cette question est essentielle si l'on ne souhaite pas reconduire une conception modulaire et classificatoire du lexique au sein même de la TOPE. En effet, une telle conception reviendrait à maintenir une séparation de principe entre le lexique et la syntaxe [De Vogüé 1989 : 36]. Il convient donc d'opposer à cette approche modulaire une approche intégrative et constructiviste : tout marqueur est marqueur d'opérations, et l'énoncé résulte de l'agencement de ces marqueurs. Leur éventuelle catégorisation ne peut opérer que s'il est tenu compte de leurs modalités d'intégration dans l'énoncé.
- 8 À cet égard, l'analyse des verbes polysémiques constitue un enjeu décisif pour le débat qui oppose ces deux conceptions. Le verbe est central dans l'organisation énonciative et syntaxique de l'énoncé, alors même qu'il s'agit d'un élément lexical.
- 9 Nous avons choisi de faire porter notre analyse sur le verbe *perdre* en français contemporain. En effet, ce verbe a fait l'objet de différentes études, en relation avec sa polysémie et son fonctionnement syntaxique. Il permet donc d'illustrer la problématique des relations entre les domaines du lexique, de la syntaxe et de la sémantique.
- 10 Nous proposons d'articuler la polysémie du verbe *perdre* à différents plans de variation, et de lui associer une forme schématique apte à en modéliser le fonctionnement. Nous souhaitons ainsi montrer l'intérêt d'une approche intégrative et constructiviste du lexique dans une perspective énonciative.

1. La logique classificatoire

- 11 Dans le domaine lexical, l'approche constructiviste conduit à passer d'une logique classificatoire à une logique des fonctionnements (De Vogüé [1991 : 52-54]).
- 12 L'étude de différents verbes a ainsi pu montrer qu'il n'était pas possible d'opérer une catégorisation des verbes dans le cadre des typologies de procès, dès lors qu'il était tenu compte de leur polysémie (Franckel *et al.* [1989]).
- 13 Il en va de même pour le verbe *perdre* : celui-ci semble échapper à toute tentative classificatoire, bien qu'il soit traditionnellement catégorisé comme verbe d'achèvement, dans la suite des classifications proposées par Kenny [1963] et Vendler [1967].
- 14 Les verbes d'achèvement se caractérisent par leur incompatibilité avec *commencer*, *continuer* à, *finir* de (Fuchs [1991 : 11]). Or, ces constructions se rencontrent avec *perdre* :

(1) j'ai commencé très tôt à perdre mes cheveux (Jacques Roubaud, FT. R000)²

(2) Est-ce que nous allons continuer à perdre, une à une, toutes nos terres d'Union française ? (Pierre Mendès-France, FT. S188)

(3) Elle était toujours alitée et finissait de perdre sa vie dans une pièce poussiéreuse et sans air. (Robert Sabatier, FT. R807)

- 15 À la différence des verbes d'état, les verbes d'achèvement sont incompatibles avec *cesser de*. Par contre, ils ont en commun avec les verbes d'état d'être incompatibles avec *être en train de*. Or, *perdre* accepte ces deux constructions :

- (4) Au cours de cette période, la monnaie n'a cessé de perdre de sa valeur.
(Jean-Alain Lesourd, Claude Gérard, FT. P296)
(5) A cause de toi, il est en train de perdre le peu de foi qu'il avait en lui-même. (François Mauriac, FT. L684)

- 16 Les verbes d'état sont par ailleurs incompatibles avec *se mettre à* et *s'arrêter de*. Or, ces constructions s'emploient également avec *perdre* :

- (6) Si Dabek se mettait à perdre la tête, c'était fini... (René Fallet, FT. R538)
(7) Ils savent bien qu'ils n'ont échangé un néant que contre un autre, comme le joueur qui change les règles du jeu de hasard sans pouvoir s'arrêter de perdre. (Jean Grenier)³

- 17 *Perdre* n'est donc pas un verbe d'achèvement ni un verbe d'état. S'agit-il d'un verbe d'activité ou d'accomplissement ? Les verbes d'activité se caractérisent tout d'abord par leur incompatibilité avec l'emploi d'un nom de durée dans la construction *mettre N_{durée} à*. Or, cette construction est compatible avec *perdre* :

- (8) je reprends en une malheureuse journée ce que j'avais mis plusieurs jours à perdre (700 g). (<http://forum.doctissimo.fr>)

- 18 Par ailleurs, l'opposition entre *activité* et *accomplissement* se fonde sur une différence d'acceptabilité dans l'emploi de compléments de durée introduits par les prépositions *en* et *pendant*. Or, ces deux types de compléments se retrouvent employés avec *perdre* :

- (9) Il perdit ainsi, en un seul jour, plusieurs centaines de millions. (Marcel Aymé, FT. R526)
(10) Il l'avait perdue de vue pendant plusieurs années. (Jean d'Ormesson, FT. S299)

- 19 Et il n'est pas possible d'intervertir ici ces prépositions :

- (11) *Il perdit ainsi, pendant un seul jour, plusieurs centaines de millions.
(12) *Il l'avait perdue de vue en plusieurs années.

- 20 *Perdre* peut s'interpréter selon le cas comme verbe d'accomplissement (9) ou comme verbe d'activité (10). Les tests utilisés pour différencier les types de procès donnent des résultats variables selon le contexte. La polysémie de *perdre* exclut de le rattacher à un seul type de procès. En réalité, la catégorisation de *perdre* comme verbe d'achèvement ne fonctionne que si l'on ne retient qu'un seul de ses emplois (celui où il dénote une défaite) comme représentatif de ses propriétés aspectuelles. Il est donc préférable de dépasser cette logique classificatoire au profit d'une logique des fonctionnements.

2. Les modes de fonctionnement

- 21 Dans la perspective définie par la logique des fonctionnements, les différents emplois du verbe ont tous une même importance. La valeur de défaite illustrée par l'exemple (13) n'est donc qu'un cas particulier parmi d'autres :

(13) Il a perdu le match.

- 22 Nous proposons de caractériser (13) comme un fonctionnement discret du verbe *perdre*, par opposition à un fonctionnement dense (14) et à un fonctionnement compact (15) :

(14) Il a perdu du sang.

(15) Il a perdu son temps.

- 23 La distinction entre ces trois modes de fonctionnement ne doit pas s'entendre comme une simple reformulation d'autres typologies. Comme l'indique S. de Vogüé [1987 : 60], cette distinction a surtout pour mérite de les rapporter à une problématique commune, qui est celle de la construction d'occurrences :

Autant dire que ce mérite est de ne pas s'en tenir au stade simplement descriptif – classificatoire – : elle explique ce qui est à l'origine des différences de comportements entre ces types, et dès lors permet des prédictions [...]. De telles prédictions sont particulièrement importantes dans la mesure où un des problèmes essentiels qui se pose à la classification des procès en types est que les mêmes verbes puissent prendre un comportement totalement différent selon le contexte.

- 24 Suivant cette hypothèse, la distinction discret – dense – compact constitue un plan régulier de variation. La distinction entre ces modes de fonctionnement repose elle-même sur la distinction entre délimitation qualitative (Qlt) et délimitation quantitative (Qnt) des procès, et sur les relations entre la notion et les occurrences de procès (Culioli [1999b : 14-15] ; Franckel & Paillard [1991]).
- 25 Dans le fonctionnement **dense**, l'occurrence de procès est associée à une classe d'instantants (Qnt), et définie comme conforme à la notion de procès pour tout instant inclus dans cette classe d'instantants. Quelle que soit la durée associée au procès, le procès est validé du simple fait qu'il est localisé dans le temps. Ainsi, dans l'exemple (14), le procès *perdre de sang* est validé pour toute la durée du procès. Si le procès s'interrompt, il ne se trouve pas invalidé pour autant, et peut reprendre à tout instant.
- 26 Dans le fonctionnement **discret**, l'occurrence de procès est également localisée par une classe d'instantants (Qnt), mais celle-ci est structurée par une borne qui en définit l'extensité, c'est-à-dire le temps mis pour atteindre l'état résultant (Qlt). Si le procès s'interrompt, il se trouve invalidé (*depuis quelques minutes, il a cessé de perdre le match*). Dans l'exemple (13), le statut de *perdant* implique l'achèvement du procès : le match n'est perdu qu'une fois terminé. Il y a donc une stricte complémentarité entre le déroulement du procès et l'état résultant (De Vogüé [1989 : 28]).
- 27 Dans le fonctionnement **compact**, le procès n'est pas validé en fonction de sa localisation dans le temps, bien qu'il soit toujours possible de le limiter à une certaine durée⁴. La validation du procès repose sur les propriétés qualitatives associées à la notion de procès : les entités et relations définies par l'énoncé sont reformulées selon cette notion (Qlt). Il n'y a pas d'occurrence de procès. L'exemple (15) est à cet égard significatif : il ne s'agit pas d'indiquer un prélèvement sur une durée disponible, ni de localiser un événement dans le temps, mais de qualifier sous forme de *perte* (comme relation détrimentale) la relation entre un sujet et la situation définie par l'énoncé.
- 28 Nous proposons de définir le fonctionnement général du verbe *perdre* comme la mise en relation d'une différence qualitative ou quantitative avec une différence entre deux points de vue, deux instants ou deux situations. Dans l'exemple (15), l'emploi du nom *temps* complique quelque peu l'analyse, mais il convient de remarquer qu'il s'agit là du

nom le plus fréquemment employé⁵ comme complément d'objet direct (C_1)⁶ du verbe *perdre*.

- 29 Cette construction est d'ailleurs intéressante, car il est possible de distinguer entre *perdre son temps* et *perdre du temps*, comme le montrent les exemples (16) et (17) :

(16) Tu comprends, j'ai préféré rentrer. C'était inutile que je reste là-bas. Je perdais mon temps. (Raymond Queneau, FT. R015)

(17) A cause de l'agitation, a dit Haymann, j'ai voulu aller voir. Mais j'avais perdu du temps. Quand je suis arrivé, c'était tout bouclé. (Jean-Patrick Manchette, FT. S567)

- 30 Dans l'exemple (16), il s'agit de qualifier le temps écoulé par rapport à une valeur de référence ou une norme de ce que serait le meilleur usage possible du temps qui passe, du point de vue de l'énonciateur. Cette différence d'évaluation s'articule alors sur une alternative entre deux situations (*rester là-bas* vs *rentrer*).
- 31 Par contraste, l'exemple (17) indique le prélèvement d'une quantité de temps sur le temps qui est disponible pour atteindre un objectif (*j'ai voulu aller voir*) : on retrouve alors un fonctionnement dense du verbe.

3. Les contraintes d'interprétation sur l'énoncé

- 32 La distinction entre modes de fonctionnement permet de donner une nouvelle interprétation aux tests mis en œuvre dans les exemples (1) à (12).
- 33 Parmi ces tests, nous nous limiterons ici à l'emploi de *être en train de*, avant d'aborder le passé composé et la négation.
- 34 *Être en train de* est compatible avec les différents modes de fonctionnement du verbe. Mais son interprétation ne sera pas la même selon les cas :

(18) Elle interrompit un instant une partie d'« homme » qu'elle était en train de perdre, n'ayant jamais pu apprendre les règles d'aucun jeu. (Françoise Chandernagor, FT. S386)

(19) l'un de nous deux est en train de perdre tout son sang. (Philippe Djian, FT. R813)

(20) J'ai eu peur. J'étais en train de perdre un ami. Ses yeux lançaient des foudres. (Romain Gary, FT. S524)

- 35 Selon Franckel [1989 : 65 *sqq.*], *être en train de* permet de marquer une forme de discordance entre la délimitation qualitative du procès et son ancrage temporel.

Avec un fonctionnement **discret** (18), cette discordance tient à l'existence d'un moment à partir duquel le procès peut être validé, alors que l'énoncé se rapporte à un moment antérieur à cet instant et introduit donc une tension entre ce qui a lieu actuellement et l'état résultant envisagé comme issue probable du procès.

Avec un fonctionnement **dense** (19), la discordance consiste à articuler l'absence de borne intrinsèque d'un procès dense et son caractère temporaire. La différence avec le présent simple est en général très peu sensible. Elle est toutefois plus marquée dans l'exemple (19), par la présence du déterminant *tout* : le procès reçoit une borne extrinsèque qui renforce son caractère menaçant, et la nécessité de l'interrompre⁷.

Avec un fonctionnement **compact** (20), la discordance tient à la prise en compte d'un point de vue extérieur aux conditions de validation du procès, ce qui amène une valeur

d'incrédulité ou de surprise. Dans le cas présent, ce point de vue se trouve dissocié de la qualification de la situation comme situation détrimentale : le risque de *perdre un ami* n'avait pas été envisagé.

- 36 On observe une corrélation entre le mode de fonctionnement et l'interprétation des marqueurs d'aspect et de temps. A vrai dire, cette variation affecte la plupart des formes du verbe. Elle s'applique également à l'interprétation du passé composé, dont on sait qu'il constitue un temps particulièrement ambigu en français (Cotte [1987]).
- 37 Suivant l'analyse de J.-J. Franckel [1989 : 91], le passé composé marque une opération de localisation temporelle du procès sur (au moins) un instant t_i distinct de t_o ($t_i \neq t_o$). Or, « le croisement de cette opération avec les différentes configurations discret, dense, compact va déboucher sur des valeurs différentes » (Franckel & Paillard [1991 : 121]), à savoir une valeur d'état résultant avec le fonctionnement discret, comme dans l'exemple (21), une valeur d'aoriste du discours avec le dense (22), et une valeur de passé révolu avec le compact (23) :

(21) Ça y est, ils ont perdu la guerre.

(22) Hier, le patient a perdu du sang.

(23) J'ai perdu mon temps à cette soirée.

- 38 Cette variation dans le fonctionnement du verbe affecte également l'interprétation de la négation. Comme l'indique S. de Vogüé [1991 : 64] :

[Avec un fonctionnement compact], il s'agit de prédiquer une propriété, [et] on est pris dans une opposition entre la propriété et son contraire – ce qui n'aurait pas vraiment de sens dans le cas d'un fonctionnement discret (on est alors dans une problématique du vraiment conforme, ou du pas vraiment conforme) ou dense (on est alors dans le domaine de la seule opposition présence versus absence).

- 39 Considérons tout d'abord un exemple de fonctionnement compact :

(24) Il a perdu son sang-froid !

- 40 Cet énoncé permet de prédiquer certaines propriétés qualitatives sur l'entité correspondant au sujet du verbe (C_o), par exemple en termes de *colère* ou d'*énervement*. L'emploi de la négation revient à opérer une prédication sur la propriété contraire :

(25) Il n'a pas perdu son sang-froid ≈ il est resté calme.

- 41 En revanche, avec un fonctionnement dense, comme dans l'exemple (26), la négation s'interprétera comme une absence d'occurrence de *perte* :

(26) Ce patient n'a pas perdu de sang.

- 42 Cet exemple n'implique pas la validation de ce qui serait le contraire d'une telle perte (*recevoir du sang* ?). Il en va d'ailleurs de même dans l'exemple (27), pour lequel il existe pourtant un verbe antonyme approprié dans ce contexte (*prendre du poids*) :

(27) Il a perdu du poids.

- 43 Il n'est manifestement pas possible de conclure de la négation d'une *perte de poids* à l'assertion d'une *prise de poids* :

(28) Il n'a pas perdu de poids ≠ Il a pris du poids.

- 44 Enfin, avec un fonctionnement discret, la négation s'interprétera comme un hiatus entre les conditions de validation et de localisation du procès, comme dans l'exemple (29) :

(29) Il n'a pas perdu la guerre.

- 45 Cet exemple présente une certaine ambiguïté. Le hiatus peut en effet porter sur les conditions de validation du procès (30) ou sur ses conditions de localisation (31) :

(30) On a pu dire qu'Hitler n'avait pas perdu la guerre puisque certains des poisons sécrétés par le nazisme se sont répandus dans l'ensemble du monde.
(Pierre Mendès-France, FT. S190)

(31) La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre !
(Charles de Gaulle, FT. R005)

- 46 Dans l'exemple (30), on peut parler d'une lecture qualitative de la négation : il s'agit de dire que *Hitler* a en un certain sens gagné la guerre, qu'il ne l'a pas vraiment perdue. En revanche, l'exemple (31) impliquera une lecture temporelle de la négation : l'objet de l'énoncé est de dire que la guerre n'est pas encore finie, qu'elle peut encore être gagnée.

4. Les paramètres de variation du verbe *perdre*

- 47 Le procès est caractérisé par ses propriétés qualitatives, c'est-à-dire par ce qui permet de dire qu'il s'agit bien de *perdre* dans les circonstances définies par l'énoncé. Mais le procès est également défini par ses déterminations quantitatives, par sa relation à la classe d'instantants qui permet de localiser ou de valider le procès.
- 48 Nous avons vu que dans le cas d'un fonctionnement discret, ces deux modes de délimitation étaient articulés, ce que l'on peut noter ($qlt_j \text{ } \overline{t_j}$). Des noms comme *guerre*, *match* ou *procès*, définissent à la fois la durée et les circonstances de la défaite, en particulier l'existence d'un *perdant* et d'un *gagnant*. Le C_1 fonctionne alors comme repère constructeur (Paillard [1992]) : ce qui est en jeu et peut être perdu est défini indépendamment de l'inscription de l'occurrence de procès dans le temps.
- 49 Il en va de même s'il s'agit d'une mise, à laquelle sera associée une visée et un état résultant contraire à cette visée. Le C_1 ne sert pas alors à définir les circonstances de la défaite, mais l'ampleur de ce qui aura été perdu :

(32) Il a perdu sa fortune au poker.

- 50 Dès lors qu'il est possible d'associer au C_1 une visée, ainsi que la possibilité d'un écart ou d'un échec par rapport à cette visée, un fonctionnement discret du verbe peut se mettre en place, comme dans l'exemple (33) :

(33) Il a perdu la cible.

- 51 Dans tous ces cas, le C_1 sert à définir une valeur de référence, que l'on notera qlt_i . *Perdre* marque l'écart entre cette valeur de référence et l'état résultant du procès ($qlt_j \neq qlt_i$). Si une issue favorable (qlt_i) est définie comme enjeu ou objet d'une visée, *perdre* servira à indiquer que c'est une issue défavorable (qlt_j) qui se trouvera stabilisée, à partir d'un instant t_j distingué dans le temps comme borne d'accomplissement du procès ($t_j \neq t_i$).

- 52 Cette articulation favorise des contextes marqués par l'existence d'une lutte ou d'un conflit, par une forme d'adversité. L'agentivité associée au C_0 est contrariée et se révèle impuissante à obtenir l'état qui était visé ou qualifié comme le plus favorable (qlt_i).
- 53 Cette dimension agonistique du verbe *perdre* s'oppose à la valeur de privation qui caractérise le fonctionnement dense du verbe. Le C_1 ne sert alors qu'à spécifier l'ampleur et la nature de la perte. Ce sont les repères spatio-temporels de l'énoncé qui constituent le repère constructeur du procès, ce qui amène une forme de contingence dans la localisation de l'événement. Ce qui est perdu est prélevé sur l'ensemble de ce qui est perdable.
- 54 On pourra ici distinguer différentes formes de quantification à partir d'une valeur de référence qnt_i , qu'il s'agisse d'une mesure (34), d'une quantité prélevée (35), ou d'une localisation de référence (36) :

(34) Il a perdu dix kilos.

(35) Le moteur a perdu de l'huile.

(36) Le moteur a perdu une vis.

- 55 L'écart opère par rapport à une valeur de référence, ce que l'on notera ($qnt_j \neq qnt_i$). L'écart peut être lui-même de nature spatiale, par exemple sous la forme d'une distance qui s'accroît (37), ou de nature temporelle comme dans l'exemple (38) :

(37) Je l'ai perdu de vue dans la foule.

(38) Il a perdu une opportunité.

- 56 L'écart peut lui-même être plus ou moins limité dans le temps, selon l'autonomie de ce qui est perdu. La possibilité de retrouver ce qui a été perdu permet en effet de circonscrire l'occurrence de perte :

(39) Il a retrouvé le portefeuille qu'il avait perdu pendant plusieurs jours.

- 57 En sens inverse, un changement de localisation peut être par lui-même irréversible, si la relation de localisation relève d'une forme d'ingrédience (Jackiewicz [1996])⁸ :

(40) Il a perdu un bras à la guerre.

- 58 Enfin, lorsque *perdre* présente un fonctionnement compact, il permet de qualifier de *perte* ce qui n'apparaît comme tel que d'un certain point de vue, par un changement d'état ou par comparaison avec une valeur qualitative qui constitue un état de référence.
- 59 Il est donc possible d'associer deux valeurs qualitatives qlt_i et qlt_j pour définir cet écart. Le C_0 n'est pas agentif et n'est pas le repère d'un changement de localisation : le C_0 constitue le support de prédication de ces propriétés qualitatives.
- 60 Le C_1 permet ici de définir une valeur qualitative de référence, qu'il s'agisse d'une valeur attendue (41), d'une propriété de l'objet (42) ou d'une évaluation subjective (43) :

(41) Il a perdu son sang-froid.

(42) Ce meuble a perdu sa couleur.

(43) Cette question a perdu de son importance.

- 61 Comment représenter l'enchaînement des opérations associées au verbe *perdre* ?

- 62 La variation entre délimitations qualitatives et quantitatives de l'écart nous conduit tout d'abord à adopter comme notation qt_i et qt_j (Paillard [1988 : 101]). Ces valeurs renverront selon les cas à des valeurs qualitatives (qlt_i , qlt_j) ou quantitatives (qnt_i , qnt_j), c'est-à-dire à des propriétés, des positions, des états, issues ou modes de relation.
- 63 Le verbe *perdre* indique un écart entre qt_i et qt_j .
- La valeur qt_i correspond à une valeur de référence. Il peut s'agir d'une valeur attendue ou espérée, d'une valeur bénéfique pour un sujet, d'une propriété inhérente à une entité, ou d'un repère stable dans l'espace ou dans le temps.
 - La valeur qt_j est différenciée de qt_i de façon significative, qu'il y ait ou non continuité entre ces deux valeurs. Dans l'absolu, cela signifie qu'il peut y avoir rupture entre ces valeurs, si elles ne sont pas – ou ne sont plus – repérables l'une par rapport à l'autre⁹. On notera que l'opération de négation est ici construite¹⁰ par différenciation ($qt_j \neq qt_i$).
- 64 Cette différence entre qt_i et qt_j est elle-même rapportée à une différence entre deux moments, deux points de vue, ou deux situations. Les valeurs qt_i et qt_j peuvent ainsi être orientées dans le temps, ou être définies hors-temps, à partir d'un point de vue subjectif ou selon la situation qui est envisagée.
- 65 A titre de synthèse, nous proposons de caractériser le verbe *perdre* par une forme schématique qui permet d'articuler ces différentes modalités de repérage :
- perdre* marque un écart entre deux valeurs qualitatives ou quantitatives qt_i et qt_j . La valeur qt_i constitue une valeur de référence, dont qt_j est différenciée de façon significative, en fonction de deux situations, moments ou points de vue.

5. Les propriétés de fonctionnement du C_1

- 66 La construction de l'écart implique de prendre en compte certaines propriétés des compléments du verbe, et notamment les propriétés associées au C_1 . En effet, l'écart ne met en jeu que certaines déterminations associées au C_1 selon ses modalités de repérage par rapport au C_0 . Autrement dit, tout n'est pas *perdu*, ou ne l'est pas de la même façon.
- 67 Ainsi, s'agissant d'un objet que l'on a perdu (*perdre ses clés*), *perdre* n'implique pas que l'objet ait diminué, ait cessé d'exister ou que ses qualités aient changé : le fonctionnement discret du nom combiné au fonctionnement dense du verbe impliquera un défaut de localisation. Si l'on ajoute alors une visée, par exemple avec le verbe *réussir*, le procès sera discrétisé :

(44) Le bûcheron a réussi à perdre les enfants dans la forêt.

- 68 Le fonctionnement dense de *perdre* est d'ailleurs compatible avec une valeur bénéfique, neutre ou détrimentale. A cet égard, on pourra comparer les exemples (45) à (47)¹¹ :

(45) L'avion perd de l'altitude, la collision pourra être évitée.

(46) L'avion perd de l'altitude, je pense qu'on va bientôt atterrir.

(47) L'avion perd de l'altitude, le crash semble inévitable.

- 69 Par ailleurs, un fonctionnement dense du C_1 pourra être associé à un fonctionnement discret du verbe, si l'agentivité associée au C_0 est elle-même engagée :

(48) On nous lançait en pleine tourmente à une heure difficile entre toutes, l'ennemi avançant avec une résolution forcenée, nos troupes perdant du terrain... (Maurice Genevoix, FT. R937)

- 70 La logique des fonctionnements implique donc de croiser la variation propre au verbe et les propriétés de fonctionnement de ses compléments. De ce point de vue, les catégorisations qui ont cours dans le domaine nominal gagnent à être réinterprétées.
- 71 Nous prendrons ici l'exemple de la distinction entre animé et inanimé. Cette distinction est insuffisante pour rendre compte des variations d'interprétation du verbe. L'emploi d'un nom animé humain comme C_1 n'aura pas toujours la même fonction, et son interprétation pourra varier selon le fonctionnement du verbe.
- 72 Ainsi, l'exemple (49) renvoie à un défaut de localisation, mais qui se trouve être involontaire (à la différence de (44)) :

(49) « Le petit Alain Otispifre a perdu son papa. Celui-ci est prié d'aller le réclamer à la buvette du stade ! » (René Fallet, FT. R538)

- 73 Dans l'exemple (50), le C_1 s'interprète comme une mise ou un enjeu, ce qui ramène à un fonctionnement discret de *perdre*, et soulève la question de l'agentivité associée au C_0 :

(50) Taxi-Joë devait raconter comment ce pauvre taré de commerçant N'Doula, après avoir bu trop de vin de palme, avait perdu sa femme au jeu ! (Jean Vautrin, FT. R964)

- 74 Ces deux exemples s'opposent à l'exemple (51), qui indique une situation de deuil :

(51) [ma marraine] parla tout le temps de ses malheurs. Depuis la dernière fois (...) elle avait perdu son mari, sa fille aînée et Gildéus, son frère. (Joseph Zobel, FT. S647)

- 75 Cet emploi rapproche le verbe *perdre* de la catégorie des verbes d'état (Normand [1996]) et peut être analysé comme un fonctionnement compact : l'événement de décès définit un changement de situation, qui ne s'interprète lui-même comme *perte* qu'au regard de l'effet détrimental produit sur un sujet (c'est une *perte pour ma marraine*).
- 76 Enfin, l'exemple (52) remet en cause la caractérisation de l'entité dénotée par le C_1 comme *client*, et se rapproche de l'exemple (20) vu précédemment (*perdre un ami*) :

(52) – Et pourquoi est-ce ennuyeux, de me donner une cabine double ? – Parce que cela vous coûtera plus cher, et que cela me fera peut-être perdre un client. (François-Régis Bastide, FT. S306)

- 77 Le C_1 renvoie à un mode de relation, qui peut s'analyser comme un fonctionnement prédicatif du nom : $\langle () \text{ être client de } () \rangle$, ce que l'on notera $C_1\text{-Q}$ à la suite de Franckel & Lebaud [1990 : 218], par opposition à un fonctionnement non-prédicatif ($C_1\text{-X}$).
- 78 Cette dernière distinction n'est pas limitée aux animés humains, et on pourra de même opposer les exemples (53) et (54) :

(53) $C_1\text{-X}$: Le sort de Rudolf, qui perd la main avec laquelle il avait juré fidélité au roi avant de perdre la vie, est interprété comme une punition divine. (Peter von Moos)¹²

(54) C₁-Q : nous tirons quelques coups de fusil pour ne pas perdre la main.
(Michel Tournier, FT. S310)

- 79 Cette ambiguïté potentielle du C₁ est d'ailleurs soulignée par l'emploi de « *sic* » dans l'exemple (55) :

(55) Long développement sur certains chaudronniers qui risquent de perdre la main (*sic*) si on les transfère. (Pierre Mendès-France, FT. S188)

- 80 Le fonctionnement prédicatif se signale par certaines contraintes sur la détermination nominale. La perte d'une faculté (*perdre la raison*) sera ainsi marquée par l'article défini singulier (**perdre une raison, *perdre des raisons*)¹³. La non-manifestation momentanée d'une aptitude sera marquée par l'absence de déterminant (Guillaume [1975 : 241]) : *perdre pied* (prédicatif) s'opposera par exemple à *perdre un pied (à la guerre)*¹⁴.
- 81 Le nom prédicatif peut par ailleurs avoir un répondant verbal (*raison/raisonner*), ce qui permet de retrouver certaines analyses avancées sur l'emploi support du verbe *perdre* (Vivès [1984]). Il s'agit toutefois ici d'élargir l'analyse aux conditions mêmes d'interprétation du nom, et non de la restreindre à ce critère ou à la possibilité d'une paraphrase par *ne plus avoir*, qui conduirait à exclure *perdre haleine (*haleiner)*, ou encore *perdre la vie (*il n'a plus la vie)*.
- 82 Le fonctionnement prédicatif du nom nous semble un argument décisif en faveur d'une analyse sémantique prenant en compte l'agencement des relations prédicatives et les conditions d'intégration des compléments du verbe dans le scénario verbal.

6. L'hypothèse des modes de contextualisation

- 83 La logique des fonctionnements prend tout son sens si l'on distingue entre les déterminations impliquées par le verbe et celles que le verbe reçoit de son contexte. L'articulation entre le verbe et le contexte permet alors de distinguer différents modes de contextualisation, suivant l'analyse qui en a été proposée par D. Paillard [2000] et S. de Vogüé [2004]. Il est ainsi possible de distinguer trois modes de contextualisation :
- **nouage** : le nouage est défini par un frayage entre les scénarios propres au verbe et à ses compléments, de sorte que ces scénarios se trouvent directement articulés entre eux. Le scénario verbal se trouve déjà mis en place par le contexte du verbe.
 - **greffe** : la greffe correspond à une interaction partielle entre le scénario du verbe et ce qui relève de son contexte. Il en résulte la préservation d'une forme d'autonomie de part et d'autre, selon le point de vue adopté.
 - **ajout** : l'ajout (ou *juxtaposition*) correspond au plus faible niveau d'intrication entre le scénario du verbe et ses compléments. Les compléments du verbe jouent un rôle secondaire et sont réinterprétés à partir du scénario verbal lui-même.
- 84 Malgré leur caractère hypothétique et provisoire, ces formulations permettent de cerner ce qui constitue la spécificité de chaque mode de contextualisation. Nous proposons d'en donner une illustration pour chacun des modes de fonctionnement du verbe *perdre*, en nous limitant ici à considérer les relations existant entre le verbe et le C₁.

6.1. Contextualisation du fonctionnement DISCRET

- 85 Le mode de fonctionnement discret conduit à prendre pour repère ce qui peut être perdu. Les conditions de validation du procès reposent sur un enjeu qui sert de repère à l'occurrence de procès. L'ancrage du procès suppose alors de structurer la classe des instants localisant le procès, en prenant pour repère le moment où le procès est validé.

(56) **nouage – discret** : *Il a perdu le match.*

- 86 De façon minimaliste, on peut observer que le nom *match* suffit à définir une période de temps, elle-même bornée à droite. Or, l'issue du *match* est caractérisée par une valeur de référence (le *gagnant*). Ces conditions répondent aux exigences posées par le fonctionnement discret du verbe *perdre* ($qlt_j \neq qlt_i$, $t_j \neq t_i$). D'autres noms s'adaptent mal à ces exigences (**perdre un concert*, **perdre une promenade*, **perdre une éclipse*), du fait des propriétés temporelles, aspectuelles ou qualitatives qui s'y attacheraient.

(57) **greffe – discret** : *Il a perdu le rythme.*

- 87 Le nom *rythme* se voit associer une durée (mais non pas une borne), et une valeur qualitative elle-même variable. Il faut une co-variation (et par suite une visée) pour obtenir un scénario du type « Il suivait (jusqu'alors) le rythme » (voir De Vogüé & Paillard [1997] sur le verbe *suivre*). Cet exemple requiert d'articuler en partie le scénario de *perdre* sur le scénario défini par *rythme*, en interprétant convenablement ce dernier (comme « rythme à suivre »).

(58) **ajout – discret** : *Il a perdu sa reine.*

- 88 Dans le contexte ordinaire d'une partie d'échecs, *sa reine* peut définir un enjeu, au même titre qu'un *match* que l'on jouerait, ou qu'un *rythme* que l'on chercherait à suivre. Toutefois, les déterminations associées à *sa reine* ne servent pas à définir un scénario de perte : les propriétés de forme, de couleur ou de taille qui caractérisent *sa reine* ne sont pas concernées. De même, il n'est pas vrai de dire que *sa reine* cesse d'être *sa reine* pour être celle de son adversaire, ou cesse d'être une *reine* (pour devenir un fou ou une tour...). L'interprétation du procès repose uniquement sur le scénario mis en place par le verbe.

6.2. Contextualisation du fonctionnement DENSE

- 89 Le mode de fonctionnement dense procède d'un repérage spatio-temporel qui sert de repère à l'occurrence de procès. Tous les instants localisant l'occurrence en assurent la validation. Le C_1 spécifie ce qui a été perdu, sur l'ensemble de ce qui peut l'être. Il ne s'agit pas d'un repère de construction, car ce qui a été perdu n'a pas vocation à l'être.

(59) **nouage – dense** : *Il a perdu du sang.*

- 90 Le *sang perdu* n'est perdu que dans la mesure où il change de localisation, et ce changement de localisation opère par rapport à une localisation de référence définie par celui qui perd du sang. Autrement dit, il y a *perte de sang* dès lors que *du sang* se trouve localisé autrement que par le terme qui lui sert de localisateur de référence. Le nom *sang*

suffit à définir ce qui pourrait constituer un scénario de *perte de sang*. Le verbe emprunte le chemin qui se trouve défini par ailleurs par le C_1 (frayage notionnel).

(60) **greffe – dense** : Il a perdu du poids.

- 91 A l'inverse du cas précédent, le nom *poids* ne dessine pas un scénario de *perte*, mais il implique une forme de variation qui est par ailleurs compatible avec ce scénario. La valeur de référence n'est pas stable comme dans le cas de *sang* : la valeur de référence est fonction du *poids* à un moment antérieur. Le verbe *perdre* requiert une comparaison entre deux moments distincts, afin de mettre en place un scénario de *perte de poids*. La différence entre qnt_i et qnt_j n'est interprétable qu'à partir de ce repérage temporel.

(61) **ajout – dense** : Il a perdu du temps.

- 92 Le nom *temps* ne définit pas un scénario de *perte*, et la durée concernée par cette *perte de temps* n'est pas elle-même rapportée à un moment ou à une autre valeur qui en serait le repère. Le scénario d'un écart se trouve ici directement construit par *perdre*, et nécessite de rapporter cette quantité de temps à un objectif poursuivi (par exemple un trajet à effectuer dans « Il a perdu du temps sur la route »). La nature de ce qui a été perdu est certes spécifiée par le C_1 , mais le C_1 ne définit pas lui-même un scénario de *perte*.

6.3. Contextualisation du fonctionnement COMPACT

- 93 Le fonctionnement compact revient à prédiquer une propriété qualitative d'une entité qui en est le support, et qui possède ses propres déterminations quantitatives. Dans le cas de *perdre*, il s'agit de définir l'état du support (C_0) par un écart qualitatif lui-même rapporté à une valeur de référence ($qlt_j \neq qlt_i$). Par commodité, nous prendrons ici des exemples où le C_1 renvoie à un animé humain, bien que ce trait ne détermine pas un fonctionnement compact (cf. fonctionnement dense dans (49) et discret dans (50)).

(62) **nouage – compact** : Non, je ne le trahirai pas, je perdrais un ami !

- 94 Le nom *ami* présente ici un fonctionnement prédicatif (C_1 -Q). Il permet de poser une valeur de référence, et l'écart est directement défini comme le fait de *ne plus être un ami* (qu'il s'agisse alors d'un ennemi, d'une ancienne connaissance...). Les valeurs qlt_i et qlt_j tiennent à la validation ou non validation de la relation $\langle () \text{ être un ami de } () \rangle$. Les ingrédients requis par *perdre* sur un plan qualitatif ($qlt_j \neq qlt_i$) sont donc déjà en place.

(63) **greffe – compact** : La France a perdu un grand homme.

- 95 Le C_1 indique l'ampleur de ce qui a été perdu, c'est-à-dire la valeur de référence (qlt_i). Toutefois, il ne permet pas de définir qlt_j , puisqu'il ne s'agit pas de dire qu'il *cesse d'être un grand homme*, bien au contraire ! En effet, il s'agit là d'un nom qualifiant (Milner [1978]) : la qualité de *grand homme* n'est prédiquée que d'un certain point de vue (*pour la France*), à la différence de noms classifiants (comme *ingénieur*). L'adjectif intervient alors pour qualifier la perte : *c'est une grande perte pour la France* (voir De Vogüé & Franckel [2002] sur l'adjectif *grand*). L'intégration du C_1 dans le scénario verbal engage une logique de points de vue, et le C_1 n'intervient que partiellement dans ce scénario.

(64) **ajout – compact** : Pierre a perdu sa femme, il est très affecté par ce deuil.

- 96 A la différence de (63), *sa femme* ne permet pas de définir l'ampleur de la perte, mais sert uniquement à identifier l'un des repères de la prédication opérée sur l'état de *Pierre*. Il ne s'agit donc pas d'un nom qualifiant (cf. (63)), ni même d'un nom prédicatif (cf. (62)). *Sa femme* ne définit aucun scénario de *perte*, et c'est sur le verbe que repose la mise en place des ingrédients nécessaires à l'interprétation d'un tel scénario.
- 97 La distinction entre modes de contextualisation constitue selon nous une hypothèse importante sur l'articulation entre le scénario du verbe et son contexte. D'un point de vue sémantique, certains éléments semblent ainsi caractériser en propre chacun de ces modes de contextualisation. C'est le cas pour la logique de points de vue liée à la greffe, ou la réinterprétation du C_1 rendue nécessaire pour l'interprétation de l'ajout. Dans le cas de *perdre*, la greffe peut alors s'interpréter comme une forme de bilan négatif, l'ajout correspondant à un coup du sort, et le nouage à l'expression de l'impuissance du sujet. Il conviendrait donc de détailler et de systématiser ces principes de variation pour analyser l'organisation même de l'énoncé et ses différents degrés d'intégration.

7. La variation du répertoire syntaxique

- 98 Dans son article consacré à la polysémie verbale, D. Paillard [2000] propose d'identifier le répertoire syntaxique comme un troisième plan de variation du verbe, à côté des modes de fonctionnement et des modes de contextualisation.
- 99 Nous proposons pour finir d'aborder cet aspect de la variation de *perdre*, en évoquant brièvement quelques configurations liées à sa valence verbale¹⁵.
- 100 Nous avons centré jusqu'à présent notre analyse sur la relation entre le verbe et le C_1 . Qu'en est-il lorsque *perdre* se construit sans C_1 , c'est-à-dire sous forme intransitive ? Quelles sont les variations de valence verbale que l'on peut observer avec ce verbe ?
- 101 On observe tout d'abord que la valeur de défaite permet un emploi du verbe sans C_1 , comme dans l'exemple (65) :

(65) Goetz : Qui vous dit que je souhaite perdre ? (il met les dés dans le cornet). (Jean-Paul Sartre, FT. R447)

- 102 Sur le modèle de l'analyse conduite par Lambrecht et Lemoine [1996 : 292] à propos de *gagner (la partie)*, nous parlerons dans ce cas d'une ellipse du C_1 , ou plus exactement, de l'absence d'instanciation de l'argument but du verbe. Cette possibilité pourrait ici s'expliquer par une contextualisation par nouage du fonctionnement discret du verbe.
- 103 Ce fonctionnement préserve une part d'agentivité du C_0 , et correspond à un emploi inergatif du verbe, si l'on suit les différents tests mis en avant dans la littérature à ce sujet (impératif, emplois absolus, adverbes...) (Legendre [1989]).
- 104 On opposera alors à l'exemple (65) d'autres emplois, strictement intransitifs, dans lesquels le C_0 constitue l'argument but de la relation¹⁶, par exemple :

(66) Cette femme a (beaucoup) perdu.

(67) Maintenant le diamant perd tous les jours, le Brésil nous en accable depuis la paix (Honoré de Balzac, FT. R706)

(68) Je ne puis m'empêcher de croire que le misanthrope perd à la scène.
(Julien Green, FT. K943)

105 L'exemple (66) n'implique pas l'agentivité du C_0 , bien qu'il s'agisse d'un nom d'animé humain. Il s'agit d'un emploi compact de *perdre*, qui peut s'analyser comme une construction inaccusative, par opposition à (65). Dans ces derniers exemples, le C_0 renvoie à un terme support que l'on notera X et sur lequel se trouve prédiquée une différence qualitative. Les propriétés affectées pourront être le cas échéant restituées sous forme de C_1 (*cette femme a perdu son charme, cette femme a perdu son éclat, le diamant a perdu de sa valeur...*).

106 La prédication d'un écart qualitatif repose sur une différence de point de vue (66), une différence temporelle (67), ou une différence entre deux situations dans (68), où l'on opposera le *Misanthrope* en tant que texte (sit_i) et le *Misanthrope* mis en scène (sit_j). On pourra noter comme suit cet enchaînement des repérages : $X_{(q|tj \neq q|ti)} \text{ perd }_{(sitj \neq siti)}$.

107 Il est possible de marquer cette différence de situation au sein de l'énoncé par différents procédés, par l'emploi d'une construction figée (*perdre au change, perdre sur tous les tableaux*), par une reprise anaphorique (69) ou un complément à l'infinitif (70) :

(69) A l'usage des jeunes paysans, on pourrait très bien établir des casernes loin de toute ville. Il est vrai que les patrons des maisons de tolérance y perdraient. (Simone Weil, FT. R514)

(70) Mais tout comme le lecteur y perd à ne pas voir la représentation sur scène, le spectateur lui aussi y perd à ne pas lire le texte de la pièce. (Michèle Touret)¹⁷

108 Dans l'exemple (70), le préjudice est lié à la validation ou non validation du procès introduit par à sous forme infinitive (*voir, lire...*). Cela permet de définir deux situations, selon que le C_0 instancie ou non la relation prédicative $\langle () \text{ voir la représentation } \rangle$, ce qui amène une différence qualitative pour le terme support X auquel renvoie le C_0 .

109 Or, il est possible de prendre un tel prédicat comme point de départ de la relation, et d'obtenir une construction causative : « le fait de passer d'une structure intransitive à une structure transitive peut consister à rajouter un sujet ou bien à rajouter un objet » (De Vogüé [2004 : 164])¹⁸. A titre d'illustration, prenons les exemples (71) et (72) :

(71) Il y perdra à être ambitieux.

(72) Être ambitieux le perdra.

110 Quel est l'effet sémantique du passage de (71) à (72) ? La marge de manœuvre de X est réduite, alors qu'elle était préservée dans (71) par la bifurcation marquée par la préposition à. D'autre part, le préjudice semble sans limite dans (72), alors qu'il était limité dans (71) à la comparaison des avantages et inconvénients associés à l'ambition.

111 La nominalisation renforce ce phénomène :

(73) Son ambition le perdra.

112 Une comparaison avec (74) montre que c'est le C_0 , et non plus le C_1 , qui est ici prédicatif :

(74) Il perdra son ambition.

113 En suivant l'analyse de J.-J. Franckel [1994], on peut alors caractériser (73) par la présence d'un C_0 prédicatif (C_0 -Q), et (74) par la présence d'un C_1 prédicatif (C_1 -Q). Dans les deux

cas, le complément « son ambition » peut être glosé par < () *être ambitieux* > (le référent du déterminant possessif instancie ici la place vide de la relation prédicative).

- 114 Le propre du C_0 prédicatif dans (73) est d'associer une cause à un effet détrimental qlt_j (affectant l'entité X définie par le C_1). Cette cause est l'état d'ambition (sit_j) qui caractérise en propre cette entité : par comparaison, l'absence d'ambition (sit_i) aurait des conséquences beaucoup moins dommageables (qlt_i). On pourra donc analyser (73) par l'enchaînement suivant : C_0 -Q ($sit_j \neq sit_i$) *perdra* X ($qlt_j \neq qlt_i$).
- 115 Ce schéma causatif permet d'avoir comme C_0 -Q une prédication de propriété (*être curieux* dans (75)), ou une forme d'activité nominalisée (*méditer* dans (76)) :

(75) Alors, il n'avait pas résisté au désir de fouiller dans le portefeuille de Fragonard. Oui, il se le répétait souvent, que la curiosité le perdrait.
(Raymond Guérin, FT. R767)

(76) la méditation abstraite de son art, la rigueur appliquée à la culture des roses, ne peuvent que perdre un poète. (Paul Valéry, FT. K556)

- 116 Ainsi que le montre C. Normand [1996 : 73-74], le cas de figure le plus intéressant est constitué par l'emploi d'un nom d'animé humain dans cette position, comme dans (77) :

(77) Pourtant, un sentiment de malaise, dont il n'eût pu comprendre le sens que plus tard, lui indiquait, avec d'obscurs moyens, que l'avocat le perdait. La cour maudissait un avocat si médiocre. (Jean Genet, FT. S381)

- 117 Le C_0 (*l'avocat*) n'a pas ici la même interprétation que dans l'exemple (78) :

(78) L'avocat a perdu le procès en appel.

- 118 Le C_0 dans (77) est prédicatif, alors qu'il est non prédicatif dans (78). La meilleure glose de (77) passerait ici par l'emploi du verbe *avoir* : « L'avoir comme avocat causait sa perte », ou encore : « le fait que son avocat soit si médiocre causait sa perte ».
- 119 Comme on le voit, il n'est pas tant question d'agentivité que de propriétés qualitatives dans le fonctionnement causatif de *perdre*. Cet emploi confirme l'intérêt d'une analyse du fonctionnement des noms employés comme compléments du verbe *perdre*, pour l'interprétation du scénario du verbe et de ses interactions en contexte.

Conclusion

- 120 Ces derniers exemples nous semblent une illustration du principe selon lequel il n'est pas possible d'opérer une analyse du lexique sans tenir compte de l'agencement des relations prédicatives et des paramètres constitutifs de la situation d'énonciation.
- 121 L'analyse de la polysémie du verbe *perdre* suppose ainsi de pouvoir distinguer entre différents plans de variation. Les relations entre ces plans de variation doivent être reconstituées avec autant de précision que possible, ce qui requiert notamment de faire porter l'analyse sur les déterminations associées aux différents compléments du verbe.
- 122 L'enjeu est d'élaborer un modèle combinatoire qui permette de reconstituer les opérations dont les marqueurs présents dans l'énoncé sont la trace. Pour aboutir à un modèle cohérent et unifié, l'hypothèse des formes schématiques doit être appliquée à un grand nombre de marqueurs (lexicaux, grammaticaux ou discursifs), afin de mieux définir les principes qui ordonnent leur variation et de tester leurs interactions.

- 123 En ce sens, la sémantique lexicale ne constitue qu'une étape dans l'élaboration d'un modèle combinatoire. Mais il s'agit bien d'une étape essentielle, si l'on adopte une perspective constructiviste et intégrative de l'énoncé et de ses conditions d'énonciation.

BIBLIOGRAPHIE

- BLINKENBERG Andreas, 1960, *Le problème de la transitivité en français moderne. Essai syntactico-sémantique*, Copenhague : Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab.
- BOLBJERG Alfred, 1977, « Quatre groupes de la conjugaison -re : craindre : rendre prendre : mettre », *Revue romane*, n° XII-1, 2-13.
- CAMUS Rémi & DE VOGÜE Sarah (dir.), 2004, *Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales : étude de six verbes français*, Linx, n° 50.
- CARON Bernard, « Remarques sur la diathèse causative (anglais, français, haoussa) », in *La transitivité. Domaine anglais*, Saint-Etienne : Université de Saint-Etienne, 1987, p. 29-48.
- COTTE Pierre, 1987, « Réflexions sur l'emploi des temps du passé en français et en anglais à la lumière de deux évolutions récentes du système verbal de l'anglais », *Contrastes*, n° 14-15, p. 89-161.
- CULIOLI Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation. Tome 1 : Opérations et représentations*, Paris/Gap : Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 1999a, *Pour une linguistique de l'énonciation. Tome 2 : Formalisation et opérations de repérage*, Paris/Gap : Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 1999b, *Pour une linguistique de l'énonciation. Tome 3 : Domaine notionnel*, Paris/Gap : Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 2002, *Variations sur la linguistique*, Paris : Klincksieck.
- DECLÈS Jean-Pierre & GUENTCHÉVA Zlatka, 1998, « Causalité, Causativité, Transitivité », in KULIKOV L. & VATER H. (eds), *Typology of Verbal Categories*, Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 7-27.
- DE VOGÜE Sarah, 1987, « Aspect : construction d'occurrences », *T.A. Informations. Revue Internationale de l'Application de l'Automatique au Langage*, n° 1, 47-61.
- DE VOGÜE Sarah, 1989, « Discret, dense, compact. Les enjeux énonciatifs d'une typologie lexicale », in J.-J. FRANCKEL (ed.), *La notion de prédicat*, Université Paris 7, Collection ERA 642, 1-37.
- DE VOGÜE Sarah, 1991, « La transitivité comme question théorique : querelle entre la Théorie des Positions de J.C. Milner et la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives d'A. Culioli », *Linx* n° 24, 37-65.
- DE VOGÜE Sarah, 2004, « Syntaxe, référence et identité du verbe *filer* », *Linx* n° 50, 135-167.
- DE VOGÜE Sarah & FRANCKEL Jean-Jacques, 2002, « Identité et variation de l'adjectif *grand* », *Langue française*, n° 133, 28-41.

DE VOGÜÉ Sarah & PAILLARD Denis, 1997, « Identité lexicale et hétérogénéité de la variation co-textuelle. Le cas de suivre », in GUIMIER Claude, MEJRI Salah & VICTORRI Bernard (eds), *Co-texte et calcul du sens*, Caen : Presses Universitaires de Caen, 41-61.

FALL Khadiyatoulah & BÉTOTÉ-AKWA Doumbé, 2002, *Enonciation et forme du sens. Identité lexicale et variations sémantiques des mots manger, aimer et raison*, Les Presses Universitaires de Laval / Presses Universitaires de Limoges.

FRANCKEL Jean-Jacques, 1989, *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève/Paris, Librairie Droz.

FRANCKEL Jean-Jacques, 1994, « Effets sur le sens des verbes et la structuration de la relation prédicative de l'alternance sujet-prédicatif/sujet non-prédicatif », *Cahiers de praxématique*, n° 22, 157-175.

FRANCKEL Jean-Jacques (ed.), 2002, *Le lexique, entre identité et variation*, *Langue française*, n° 133.

FRANCKEL Jean-Jacques & LEBAUD Daniel, *Les figures du sujet, A propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*, Paris/Gap : Ophrys, 1990.

FRANCKEL Jean-Jacques & PAILLARD Denis, « Discret - Dense - Compact : Vers une typologie opératoire », in FUCHS Catherine (ed.), *Les typologies de procès*, Paris : Klincksieck, 1991, 103-136.

FRANCKEL Jean-Jacques & PAILLARD Denis, *Grammaire des prépositions*, tome 1, Paris/Gap : Ophrys, 2007.

FRANCKEL Jean-Jacques, PAILLARD Denis & DE VOGÜÉ Sarah, 1989, « Extension de la distinction discret, dense, compact au domaine verbal », in DAVID J. & KLEIBER G. (eds.), *Termes massifs et termes comptables*, Paris : Klincksieck, 239-247.

FUCHS Catherine, 1991, « Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire », in FUCHS Catherine (ed.), *Les typologies de procès*, Paris : Klincksieck, 9-17.

FUCHS Catherine, 1992, « De la grammaire anglaise à la paraphrase : un parcours énonciatif », in *La théorie d'Antoine Culioli. Ouvertures et incidences*, Paris/Gap : Ophrys, 221-226.

FUCHS Catherine & LÉONARD Anne-Marie, 1980, « Eléments pour une étude comparée du déterminant zéro en anglais et en français », in CULIOLI Antoine (ed.), *Opérations de détermination : théorie et description*, Université Paris 7, LLF, 1-47.

GUILLAUME Gustave, 1975 [1919], *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris/Québec, Librairie Nizet/Presses Universitaires de Laval.

JACKIEWICZ Agata, 1996, « L'expression lexicale de la relation d'ingrédience (partie-tout) », *Faits de langues*, n° 7, 53-62.

KEENAN Edward, 1984, « Semantic correlates of the ergative/absolutive distinction », *Linguistics*, n° 22-2, 197-223.

KENNY Anthony, 1994 [1983], *Action, Emotion and Will*, Bristol : Thoemmes Press.

LAMBRECHT Knud & LEMOINE Kevin, 1996, « Vers une grammaire des compléments zéro en français parlé », in CHUQUET Jean & FRYD Marc, *Absence de marques et représentation de l'absence 1*, *Travaux linguistiques du Cerlico* 9, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 279-309.

LEGENDRE Géraldine, 1989, "Unaccusativity in French", *Lingua*, n° 79, 95-164.

MILNER Jean-Claude, 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Editions du Seuil.

MILNER Jean-Claude, 1992, « De quelques aspects de la théorie d'Antoine Culioli projetés dans un espace non énonciatif », in *La théorie d'Antoine Culioli. Ouvertures et incidences*, Paris/Gap : Ophrys, 19-38.

NORMAND Claudine, 1996, « *Perdre*, quand dire c'est faire comme si », in COSTANTINI M. & DARRAULT-HARRIS I. (eds.), *Sémiotique, Phénoménologie, Discours*, Paris : L'Harmattan, 69-79.

PAILLARD Denis, 1988, « Temps, Aspect, Types de procès. A propos du présent simple », in MILNER J.-C., *Recherches nouvelles sur le langage*, Université Paris 7, Collection ERA 642, 92-107.

PAILLARD Denis, 1992, « Repérage : construction et spécification », in *La théorie d'Antoine Culioli, Ouvertures et incidences*, Paris/Gap : Ophrys, 75-88.

PAILLARD Denis, 2000, « A propos des verbes "polysémiques" : identité sémantique et principes de variation », in *Sémantique du lexique verbal 2*, Caen : Universitaires de Caen, 99-120.

PLANCHON Philippe, 2013, *Etude de l'identité lexicale et de la variation sémantique des verbes accorder, donner et perdre en français contemporain*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Poitiers le 16 janvier 2013.

PLANCHON Philippe, 2014, « Contraintes de modélisation de la polysémie du verbe *perdre* et de ses conditions d'interprétation en contexte », *Actes des 16^{èmes} Rencontres Jeunes Chercheurs en Sciences du Langage : Modèles et modélisation dans les sciences du langage*, article publié en ligne : <http://hal.archives-ouvertes.fr/RJC2013>, 13-23.

VENDLER Zeno, 1967, *Linguistics in philosophy*, New York : Cornell University Press.

VIVÈS Robert, 1984, « *Perdre*, extension aspectuelle du verbe support *avoir* », *Revue québécoise de linguistique*, n° 13.2, 13-57.

NOTES

1. Voir le n° 133 de *Langue française* (Franckel [2002]) et le n° 50 de *Linx* (Camus & De Vogüé [2004]). On pourra aussi se reporter à Franckel & Lebaud [1990], Paillard [2000], et à Franckel & Paillard [2007].

2. Parmi les exemples que nous proposons, les exemples attestés sont suivis du nom de l'auteur – ou de l'URL s'agissant d'exemples trouvés sur Internet (dernière consultation le 01/12/13). Par défaut, les exemples sans référence ne sont donc pas des exemples de corpus, mais des exemples manipulés ou jugés énonçables. On notera pour finir que les exemples extraits de la base de données Frantext (www.frantext.fr) sont ici signalés par l'abréviation FT, suivie de la cote éditoriale employée dans Frantext pour référer aux textes du corpus.

3. Grenier Jean, *Inspirations méditerranéennes*, Paris, Gallimard, 1998 : 37.

4. Le caractère non-sécable du fonctionnement compact « bloque toute forme de délimitation notionnelle relayée sur le plan temporel, mais n'interdit pas une délimitation purement temporelle (cf. *il a été méchant ce matin, il a été désagréable pendant tout le voyage*) » (Paillard [1988 : 102]).

5. Nous présentons ailleurs des données statistiques sur le fonctionnement du verbe *perdre* (Planchon [2014]).

6. Nous utiliserons la convention proposée par Culioli [1999a : 26] pour noter les compléments du verbe selon leur ordre d'apparition, par exemple C₀ (sujet syntaxique), C₁ (complément d'objet direct)...

7. La présence d'une borne extrinsèque peut favoriser la discrétisation du procès. Toutefois, cela tient au mode de détermination du C₁, et non pas au mode de fonctionnement du verbe, qui

relève ici d'un fonctionnement dense. Le raisonnement est en effet le même avec le partitif (*l'un de nous deux est en train de perdre du sang*). On remarquera d'ailleurs qu'il en va de même pour l'exemple (20), où la quantification sur *ami* (si l'on compare *perdre un ami* avec *j'étais en train de perdre des amis*) n'affecte pas les conditions de validation du procès, qui restent chaque fois caractéristiques d'un mode de fonctionnement compact.

8. La relation d'ingrédience peut alors être reformulée comme localisation préconstruite par rapport à un sujet. Cette forme de localisation subjective concerne notamment les parties du corps humain, mais peut s'appliquer tout aussi bien à une entité (inanimée) conçue comme un tout composé de parties (*Le toit a perdu des tuiles*).

9. Cette possibilité d'interpréter la différenciation comme rupture explique l'articulation spécifique des notions de continuité et de discontinuité dans le fonctionnement de *perdre* (Bolbjerg [1977 : 6]), ainsi que certaines valeurs qu'il peut recevoir en contexte (perte réversible vs irréversible, perte progressive vs subite...).

10. « [Q]ue l'on considère la négation issue d'une opération de parcours avec construction de la partie vide de la classe d'occurrences, on retrouve d'un côté la négation qualitative de rejet par le sujet de ce qui est mauvais, de l'autre la négation de localisation et d'existence [...] l'opération de négation est *primitive* et, par complexification, se développe une négation *construite* à partir d'opérations telles que parcours, coupure, différenciation, inversion du gradient, sortie hors du validable » (Culioli [1990 : 95]).

11. On peut noter ici que la valeur bénéfique illustrée par (45) est elle-même indépendante de toute visée, puisque l'exemple reste identiquement interprétable, que la perte d'altitude soit volontaire ou simplement fortuite.

12. Von Moos Peter, *Entre histoire et littérature : communication et culture au Moyen Âge*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2005 : 166.

13. On pourra se reporter à la forme schématique du nom *raison* proposée par Fall & Bétoté-Akwa [2002].

14. Pour une analyse de la détermination zéro conduite dans le cadre de la TOPE, voir notamment l'article de Fuchs & Léonard [1980].

15. A cet égard, on notera que Blinkenberg propose de classer le verbe *perdre* parmi les verbes qui présentent une « bivalence en équilibre » [1960 : 115].

16. Ces emplois peuvent ainsi s'analyser par la distinction entre ergatif et absolutif (Keenan [1984]), qui articule la question de la valence verbale et l'hypothèse inaccusative (Legendre [1989]).

17. Touret Michèle, *Lectures de Beckett*, Presses Universitaires de Rennes, 1998 : 43.

18. Par ailleurs, l'ordre de dérivation peut opérer à partir de la structure intransitive ou de la structure transitive. Sur cette problématique et les relations entre transitivité et causativité, voir également Caron [1987], Desclés & Guentchéva [1998].

RÉSUMÉS

En tant qu'approche centrée sur l'énonciation, la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives de Culioli peut difficilement faire l'économie d'une analyse des marqueurs linguistiques. Parmi ceux-ci, les unités polysémiques constituent un terrain privilégié d'analyse. A titre d'exemple, nous prendrons le verbe *perdre* en français, en nous appuyant sur des données

de Frantext. Pour rendre compte du fonctionnement de ce verbe, nous distinguerons différents niveaux de variation, permettant de définir la forme schématique de *perdre*. L'articulation de ces différents niveaux et paramètres de variation permet de modéliser l'interaction entre le verbe et son contexte, et de définir les exigences d'une combinatoire en prise avec les paramètres de l'énonciation.

A speaker-centered theory, such as the Theory of the Predicative and Enunciative Operations of Culioli, cannot neglect the analysis of specific linguistic markers. In this regard, polysemous markers provide a rich field of study. This is why we have chosen to study the verb *perdre* in French, through data taken from the *Frantext* corpus. In order to understand the factors explaining how this verb interacts with its context and the enunciative situation, we need to distinguish between several levels of variation, from which it will be possible to define the schematic form of *perdre*. The modelling of these parameters will serve to outline the theoretical requirements of a combinatorial analysis.

INDEX

Keywords : schematic form, constructivism, context, polysemy, enunciation

Mots-clés : forme schématique, constructivisme, contexte, polysémie, énonciation

AUTEUR

PHILIPPE PLANCHON

Université de Poitiers, Laboratoire FoReLL – EA 3816

planchonphilippe@yahoo.fr